Benjamin Constant: le silence des journaux

Paul Delbouille

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7445>

DOI : 10.4000/studifrancesi.7445

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 570-576

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Paul Delbouille, « Benjamin Constant: le silence des journaux », *Studi Francesi* [En ligne], 159 (LIII | III) | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.7445>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Benjamin Constant: le silence des journaux

L'interruption des journaux intimes pendant les trois années 1808, 1809 et 1810 et la première moitié de l'année 1811 a pour effet de laisser dans l'ombre cette période de l'existence de Benjamin Constant. Ce silence donne en effet à celui qui s'efforce de suivre son itinéraire l'impression qu'il s'agit d'années relativement calmes, pour ne pas dire relativement vides, dans une existence retirée qui se déroule dans un milieu presque exclusivement familial, entre Paris, Brevans et la Suisse, contrairement à ce qui s'est passé dans les années qui ont précédé et dans celles qui suivront, pour lesquelles nous connaissons, jour après jour, les activités d'un homme public, d'un voyageur et d'un chercheur qui a de nombreux contacts sociaux non seulement en France et en Suisse, mais encore, pour une large part, à l'étranger, en Allemagne et en Angleterre, à l'occasion de séjours relativement longs¹.

On a pu écrire à juste titre, par exemple, que l'année 1808 a été «sacrifiée à la sensibilité de Mme de Staël», qu'elle est «une des plus pauvres de la vie de Constant»² et qu'on n'y trouve que peu de choses à signaler en dehors de la publication de *Wallstein*. On peut constater également, en consultant les recueils des publications³ constantiennes, qu'il n'y a rien pour la période en cause, en dehors des deux articles du *Publiciste* consacrés aux *Lettres et Pensées du Prince de Ligne* par Mme de Staël (25 février et 2 mars 1809), vide qui n'est que très partiellement compensé par ce qu'on sait ou ce qu'on croit deviner d'autres travaux, au *Polythéisme* pour une part puis, plus tard, à la *Biographie universelle*.

S'il est vrai que les années dont on parle appartiennent à ce qu'on a pu appeler une retraite forcée ou une éclipse dans la vie publique de Constant, à la suite de l'opposition qu'il avait manifestée à l'égard du pouvoir grandissant du Premier Consul Bonaparte puis de l'Empereur Napoléon, ce qui lui a valu son expulsion du Tribunat au début de 1802, il serait tout à fait faux de croire qu'il s'agit d'années peu marquantes dans son existence ou, même, peu productives en ce qui concerne l'ensemble de son œuvre. Une telle vision est manifestement l'effet d'un défaut d'éclairage beaucoup plus qu'une réalité objective. C'est, en tout cas, ce que conduit à penser la lecture un tant soit peu suivie et attentive de sa correspondance, qui est rendue possible aujourd'hui par l'édition qui est en voie de publication⁴.

(1) Rappelons que nous possédons les journaux intimes de Constant, tenus au jour le jour, pour la période qui va de janvier 1804 à décembre 1807, puis, après l'interruption dont nous parlons ici, du 15 mai 1811 au 26 septembre 1816. À quoi on peut ajouter que nous trouvons aussi, dans ses livres de dépenses, qui vont de 1814 à sa mort, en 1830, bon nombre d'informations relatives à sa vie quotidienne. Ceci pour dire que la période de trois ans et demi dont il est question se trouve être réellement

très mal documentée par rapport au reste de sa vie active.

(2) Kurt KLOOCKE, *Benjamin Constant. Une biographie intellectuelle*, Genève-Paris, Droz, 1984, p. 336.

(3) Voir, par exemple, B. CONSTANT, *Recueil d'articles 1795-1817*, Introduction, notes et commentaires par Éphraïm HARPAZ, Genève, Droz, 1978, p. 275.

(4) OCBC, CG, t. VII, 1808-1809, qui vient de

La publication conjointe des œuvres de Constant, de ses écrits intimes (de ses journaux notamment), et de l'ensemble de sa correspondance générale (lettres envoyées et lettres reçues) permet, en croisant les informations qui nous sont ainsi livrées, d'avoir une vue plus globale, plus riche aussi, de son existence, de ses écrits et de ses pensées. L'exemple de ces années, pour lesquelles nous ne possédons pas son journal mais qui sont éclairées par la lecture de ses lettres, montre parfaitement quel bénéfice apporte ce regard croisé en permettant de corriger et d'enrichir la vision trop simpliste qu'on en a à partir d'une source unique d'information.

Une simple énumération des faits de la vie de Constant au cours de ces années, sur les différents plans où elle se développe, oblige déjà à corriger la perspective qu'en donne la lecture de ses publications de l'époque, et à reconnaître qu'il s'agit d'une période riche en événements et fertile, pour l'intéressé, en émotions de toutes natures.

Pour ce qui concerne sa vie privée, les démarches qui conduisent à l'annulation du mariage de Charlotte de Hardenberg⁵ avec le vicomte Dutertre, au début de 1808, puis le départ pour Brevans où va avoir lieu, en juin de la même année, chez Juste de Constant, le père de Benjamin, un mariage religieux qui sera tenu secret, ont occupé le dit Benjamin dans une mesure non négligeable. La séparation des nouveaux époux et le retour de l'intéressé à Coppet vont alors déboucher, pour lui, sur une sorte de jeu de cache-cache avec sa femme, avec quelques membres de la famille de celle-ci et avec Germaine de Staël, entre Neuchâtel, Coppet, Interlaken et Brevans pendant les mois qui suivent, avant un retour à Paris au début de l'année 1809. En mai de cette année-là aura lieu un nouveau voyage en Suisse, Benjamin regagnant Coppet, où il retrouve Mme de Staël, tandis que Charlotte s'installe à Sécheron (tout à côté de Genève) avant de retourner seule à Brevans, où il reviendra. C'est alors l'équipée à Lyon, avec ses suites, dont nous parlerons plus bas, le retour en catastrophe du couple à Paris, le nouveau départ de Benjamin pour Lyon, puis Coppet, qu'il ne quittera qu'en septembre pour regagner Paris en passant de nouveau par Brevans. Il s'installera ensuite dans sa campagne des Herbages, où Charlotte le rejoindra à la mi-novembre, avant qu'ils rentrent ensemble dans la capitale. En janvier 1810, Benjamin repart pour Coppet, où il doit régler des questions financières avec Germaine de Staël. Il revient en avril puis se rend à Chaumont, d'où il sera de retour le 14 juillet⁶. Charlotte et lui seront alors aux Herbages. La fin de l'année sera consacrée à la vente des biens de Constant imposées par de lourdes pertes au jeu, en vue du départ, le 17 janvier 1811, pour la Suisse puis, plus tard, pour l'Allemagne. Les mois qui s'écouleront sur les bords du Léman sont, eux aussi, loin d'être paisibles. C'est alors que va naître et se développer un différend avec Juste qui conduira, d'un côté comme de l'autre, à s'en remettre à un avocat après qu'on ait vainement tenté de faire appel à un arbitrage familial. C'est dans un climat de haute tension entre le père et le fils qu'aura lieu, au

sortir de presse et t. VIII, 1810-1812, à paraître. Rappelons que la correspondance entre Benjamin Constant et Germaine de Staël fait cruellement défaut, seules quelques lettres ayant échappé à la destruction. En revanche, les lettres de Charlotte, les lettres de et à Juste, qui sont pour la plupart inédites, se trouvent dans les volumes en cause, aux côtés des lettres à Mme de Nassau et à Rosalie, qui, elles, étaient connues pour l'essentiel.

(5) Rappelons que Benjamin et Charlotte, à l'époque mariée à M. de Marenholtz, s'étaient connus en Allemagne en 1794, qu'une liaison s'était ébau-

chée, conduisant à un projet d'union entraînant un double divorce (Benjamin étant à l'époque marié lui-même à Minna von Cramm), puis que Benjamin était rentré en Suisse. Le projet avait été abandonné, au point que Charlotte s'était remariée. Ils ne se sont revus qu'en 1805, à Paris, et l'ancien projet a alors refait surface.

(6) C'est pendant ce séjour de Benjamin à Chaumont, le 1^{er} juillet très exactement, que Charlotte a failli perdre la vie dans l'incendie qui a ravagé l'ambassade d'Autriche à Paris, où avait lieu une grande fête en l'honneur du mariage impérial.

printemps, le départ de Benjamin et de Charlotte pour l'Allemagne et que sera ensuite mise en route la rédaction du nouveau journal intime, écrit en caractères grecs.

Ces événements et ces déplacements n'ont pas été sans induire chez Constant des émotions qu'on peut aisément imaginer. Après la satisfaction d'un mariage auquel il aspirait, les angoisses vécues du côté de Charlotte et de Germaine, qui résultent des difficultés à rendre publiques l'union avec l'une et la rupture avec l'autre, ont assurément repris le dessus au moment de la scène mémorable entre les deux femmes qui s'est déroulée à l'Auberge de Sécheron, en mai 1809, alors qu'il avait cru prudent, lui, de se mettre à l'abri à Ferney. Que dire, alors, de la tentative de suicide de Charlotte, le mois suivant, à Lyon, où elle a suivi son mari, convoqué brutalement par Germaine de Staël, qui a envoyé son fils Auguste en ambassade, lequel s'est dit décidé à en venir aux mains si Benjamin n'obtempérerait pas? Il faut songer également à la lettre très dure que, vers le 15 juillet, la comtesse de Nassau, la tante de Benjamin, a adressée à Germaine de Staël au sujet de la manière dont elle traite son neveu⁷: celui-ci ne peut évidemment ignorer ni l'existence de cette remontrance, ni les termes dans lesquels elle est écrite quand on sait que la copie en a circulé dans la famille Constant. Il faut penser, aussi, à ce qui se passera, en 1810, après la suppression de *De l'Allemagne*, mesure qui va entraîner une grande émotion et de lourdes conséquences sur la situation matérielle du ménage Constant, accablé par les dettes de jeu et contraint de vendre les Herbages⁸. Mais il faut tenir compte en outre, s'ajoutant à tout cela, de l'extraordinaire volte-face de Juste qui, complice jusque là du mariage secret de son fils, va se muer en son pire ennemi sur le plan financier, à travers des péripéties aussi mal connues dans leurs détails que malaisées à comprendre dans leurs motivations véritables.

C'est dans le contexte de ces événements, avec leurs retentissements sentimentaux, tantôt positifs, mais tantôt aussi et le plus souvent négatifs, que se développent les activités intellectuelles que Constant a dû avoir dans les années qui nous occupent. Il faut évoquer, d'abord, la fin du travail à *Wallstein*⁹, au long de l'année 1808, suivie de la publication, au début de 1809, d'une pièce qui ne sera pas jouée mais rencontrera un certain succès d'estime. Il faut penser aussi à la revision, dans le courant de la même année, à Paris d'abord sans doute, puis plus tard à Coppet, du texte d'*Adolphe*, écrit trois ans plus tôt puis délaissé. Viendra encore, après l'installation aux Herbages avec Charlotte, à la fin de l'été de 1810, et tandis qu'Audouin, le domestique-copiste, s'applique à la «Copie de 1810», la rédaction, présumée mais plus que probable, que Constant entreprend de *Cécile*. Elle va s'interrompre brusquement et ne sera jamais reprise. Il faut évoquer, enfin, en marge de l'affligeant dossier qui a pour titre «Affaire de mon père», le début, un peu plus tard, de l'étonnant récit de *Ma Vie*, dont les motivations profondes sont sans doute à chercher, elles aussi, du côté des différends qui ne cesseront, avec Juste, qu'au décès de celui-ci, en février 1812.

Ce que nous voulons souligner en faisant état des hypothèses qui concernent ces travaux, c'est simplement que la créativité de Constant n'a sans doute pas connu de baisse en ces années-là, alors qu'elles étaient manifestement assez fournies en préoccupations d'autres natures.

(7) Cette lettre, qui a été publiée par Norman KING dans les *Cahiers staëliens* (24, 1^{er} semestre 1978, pp. 57-58) se retrouve en appendice au t. VII de la CG, p. 595.

(8) Comment ne pas penser aussi à cet épisode des adieux de BC et de Mme de Staël sur les escaliers de l'hôtel de la Couronne, qu'on a pu qualifier, tel qu'il sera raconté par Henriette Simonde à son

fils, de récit digne de Feydeau? (KING et CANDAU, «Correspondance Constant-Sismondi», dans ABC, 1, p. 121, n. 200).

(9) Titre de la pièce que Constant a donné à son adaptation française de la trilogie *Wallenstein* de Schiller. Sur cette pièce, voir OCBC, III, pp. 551-751 où elle est publiée avec une introduction de J.-P. PERCHELLET.

Pour ce qui est de *Wallstein*, la correspondance montre à suffisance que Constant va consacrer de longs moments à la transformation d'une pièce à jouer en un texte à lire et on voit assez clairement que l'auteur est plus à l'aise dans cette seconde perspective que dans la première. Il a certes ressenti une certaine déception à ce que ne se réalise pas le rêve qu'il avait conçu de voir son œuvre mise en scène et d'entendre ses vers dits par la voix de Talma, mais on peut deviner aussi que la disparition des contraintes du spectacle théâtral, d'une part, le contexte sentimental dans lequel se déroule le premier semestre de 1808, d'autre part, atténuent sensiblement les désagréments de la mutation. Quant à la seconde moitié de l'année, elle sera, elle, faite surtout de déplacements sans désagréments majeurs et d'un travail qui tend à ce que paraisse un livre fort espéré et, finalement, impatientement attendu.

Wallstein verra le jour à Paris, après Genève, à la fin de janvier 1809. À cette époque, Benjamin et Charlotte sont dans la capitale, où ils resteront jusqu'en avril. On peut penser que c'est alors qu'il entreprend, à côté de quelques autres travaux, de remettre *Adolphe* sur le métier¹⁰. Les constantiens sont d'accord pour considérer, en tous cas, que c'est cette année-là que va être établi le premier manuscrit connu du roman, copié par Audouin et retravaillé ensuite par l'auteur lui-même, qui apportait ainsi au récit entrepris à l'automne de 1806 les modifications qui lui avaient été suggérées par des lectures dans les salons. Les raisons invoquées pour voir les choses ainsi sont diverses et relativement nombreuses: la difficulté de situer ce travail en 1807 ou en 1808, compte tenu du calendrier des activités et des déplacements de Constant ces deux années-là; l'existence d'un second manuscrit, qui procède incontestablement du premier et est tout aussi incontestablement daté, lui, de 1810; l'existence d'une «chronologie» partielle d'*Adolphe* écrite sur une feuille au dos de laquelle se trouve une note pour *La Religion* que les spécialistes situent en 1809; des allusions au roman dans la correspondance de cette même année, etc. Mais on ne peut guère s'empêcher, non plus, de découvrir un parallèle entre la sombre fin du roman (la maladie et la mort d'Ellénore), qui fait partie des pages réécrites par Constant sur la première copie d'Audouin, et les événements tragiques (au regard des protagonistes en tout cas) que constituent l'entrevue de Sécheron entre Charlotte et Mme de Staël, d'une part, la tentative de suicide de Charlotte à Lyon, d'autre part. Ce serait en fait à Coppet, au cœur de cet été 1809, que le romancier aurait repris son récit pour en modifier la dernière partie et y mettre provisoirement le point final.

En 1810, le climat sentimental a sensiblement changé après deux séparations, l'une au début de l'année, quand Charlotte restée à Paris, a laissé son mari gagner Coppet pour y résoudre avec son ancienne amie de délicats problèmes d'argent, l'autre à la charnière du printemps et de l'été, quand Constant est reparti pour passer quelques semaines à Chaumont, où Mme de Staël a invité ses amis. Les époux se sont ensuite retrouvés et ont vécu quelques semaines d'un bonheur calme dans leurs chers Herbages, Benjamin triant et relisant d'anciens papiers pour qu'Audouin puisse mener à bien la fameuse «Copie de 1810», que son patron lui fait établir. Ici aussi, les constantiens sont d'accord pour penser que l'écrivain, retrouvant peut-être des ébauches antérieures, s'est mis à la rédaction de ce qui va porter le titre de *Cécile*. Après *Adolphe*, qui décrivait la fin tragique d'une liaison, *Cécile* devait être – «Italiam, Italiam» – le récit de l'arrivée en terre promise, à savoir l'histoire d'un amour qui finit bien, même et peut-être surtout si c'est à travers des péripéties douloureuses. C'est la fin de l'été et le début de l'automne, Benjamin et Charlotte sont à la campagne et

(10) Je me permets de renvoyer ici aux quelques pages que j'ai consacrées à des *Réflexions nouvelles sur la rédaction d'«Adolphe» et de «Cécile»* (dans les

«Annales Benjamin Constant», 30, 2006, pp. 105-123).

tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais leur bonheur est de courte durée: un nouveau drame s'abat sur eux, au moment où le récit en était à l'évocation d'un moment particulièrement douloureux, celui de la maladie de Cécile, arrivée inconsciente à Dole, où le héros voulait faire halte chez son père. Aujourd'hui, ce n'est pas Charlotte (ou Cécile) qui est en cause, mais Germaine de Staël, qui a appris la mise au pilon de *De l'Allemagne* et demande à voir Benjamin. Celui-ci se rendra au rendez-vous, fixé à Briare (sur la Loire), accompagné de Charlotte. Voilà, semble-t-il, ce qui va mettre fin, et pour toujours, au récit de *Cécile* en même temps qu'à la quiétude du couple. Deux choses en tout cas permettent de voir les choses ainsi. La première, le témoignage de Mme de Staël, qui écrit à Mme Récamier: «Mes deux jours à Briare ont été bien singuliers. J'y ai acquis la preuve, mais la preuve la plus complète, que Benjamin m'aimait toujours, et qu'il était malheureux avec sa dame, et elle avec lui. Ne lui dites jamais que je vous l'ai mandé, mais mandez-moi si j'ai raison. Il n'y a de vrai en fait de cœur que ce qui n'est pas vraisemblable. Quand je lui montrais une douleur la plus touchante, il était dur; depuis ces trois mois de Fossé et de Chaumont où j'étais bien, il a ressenti le besoin de moi avec fureur. Mais aussi, au reste, je l'ai trouvé ce qu'il était, c'est-à-dire le premier esprit du monde»¹¹. La seconde chose, ce sont les effets que l'entrevue de Briare va avoir sur les Constant. Deux jours plus tard, Benjamin, seul ou avec Charlotte, nous l'ignorons, perdra une très grosse somme au jeu, ce qui va le contraindre à vendre une partie importante de sa bibliothèque, mais aussi et surtout ses chers Herbages. Le couple va alors, aussitôt que possible, partir pour l'Allemagne, où il avait sans doute rêvé de retourner, mais évidemment pas dans de telles conditions.

Reste à dire quelques mots de *Ma Vie*¹². La date de rédaction du texte que nous lisons sous ce titre, ou sous celui de *Cahier rouge*, que lui a donné son premier éditeur, ne fait plus aujourd'hui l'objet de discussions ou de supputations. Il a bel et bien été rédigé, son manuscrit l'indique, en 1811 et en 1812, tout à la fin de la vie de Juste. Celui-ci est mort, rappelons-le, le 2 février 1812, le décès étant connu de Constant le 19 du mois. Ce récit très étonnant date donc, ainsi, de la période durant laquelle Juste et Benjamin s'affrontent durement sur les questions financières qui font l'objet du dossier intitulé «Affaire de mon père» que le fils a constitué à l'époque même du différend. Nous ignorons quand exactement Constant a entrepris son récit, de même que nous ignorons quand il a cessé d'y travailler, mais ce ne sont là que des détails sans grande importance pour ce qui nous occupe.

C'est à travers les lettres échangées par Constant avec Charlotte, avec Juste, avec Mme de Nassau, avec Rosalie, mais aussi avec Prosper de Barante, avec Hochet, avec Rousselin ou avec Fauriel, pour ne rien dire des autres correspondants très occasionnels qu'il a eus au cours de ces années (Marianne et sa fille Louise, Sismondi, Elzéar de Sabran, Juliette Récamier, les Paschoud, mais aussi Jean-Samuel de Loys ainsi que les avocats Bellot et Girod) qu'il faut essayer de suivre les faits et gestes de l'homme et, plus hypothétiquement encore, d'imaginer ses sentiments, en tenant compte des points de vue de chacun, de leur clairvoyance, et quelquefois de leurs intérêts et de leurs degrés de sincérité respectifs.

Les lettres de Charlotte, de très loin les plus nombreuses, sont éminemment révélatrices de son amour pour Benjamin, mais aussi de la manière dont elle supporte, sans se leurrer néanmoins, l'attachement de son mari à Mme de Staël, et dont

(11) Lettre citée d'après Maurice LEVAILLANT, *Une amitié amoureuse, Madame de Staël et Madame Récamier. Lettres et documents inédits*, Paris, Hachette, 1956, p. 267.

(12) Ici, le lecteur se reportera à mes *Réflexions nouvelles sur la rédaction de "Ma vie"* (dans la revue "Œuvres et Critiques", XXXIII, 1, 2008, pp. 7-17)

elle compatit à ses déplaisirs de toutes sortes, d'où qu'ils lui viennent, et notamment de Juste, dont elle ne s'explique pas mieux que lui les changements d'attitude et les exigences de plus en plus singulières. Ses messages à elle, étonnamment longs ou curieusement courts, tantôt un peu vides et tantôt au contraire pleins de bon sens et de sentiment vrai, révèlent une personnalité qui fait mieux comprendre qu'on ne l'a généralement fait pourquoi Benjamin lui a été attaché, infiniment plus et plus profondément, qu'à d'autres personnalités féminines plus séduisantes par la beauté ou par l'esprit.

Les échanges avec Juste sont, on pouvait s'y attendre, plus étranges et plus problématiques, à l'aune de ce qu'était ce père plein d'admiration pour certaines des qualités de son fils, mais aussi instable, psychologiquement, tortueux dans ses raisonnements et influençable dans ses sentiments. La manière dont il a changé d'attitude, dans ses relations avec Benjamin, sous l'influence tout à la fois d'un intérêt mal compris pour sa descendance du second lit et, sans doute, de la jalousie active d'une Germaine de Staël qui s'est sentie trahie et a voulu se venger de l'homme qu'elle avait, durant des années, aimé d'un amour exigeant mais très loin aussi d'être exclusif, reste inexplicable. Le Juste qu'on voit agir ici est celui qui s'était manifesté déjà dans ses procès militaires et civils, sûr de son bon droit mais incapable de passer ses arguments au crible de la raison.

C'est sans doute avec sa tante Nassau et sa cousine Rosalie que Benjamin se sent le plus en confiance et c'est sans doute aussi à travers les lettres qu'il leur adresse qu'il se confie le plus directement. Encore faut-il tenir compte, dans ses relations avec sa tante, au-delà des attentions qu'il a pour elle et dont les origines remontent peut-être à l'enfance, quand elle a assumé, davantage que tout autre membre de la famille, l'absence de cette mère qui a tellement manqué à Benjamin, de l'espoir qu'il a nourri longtemps de recueillir une bonne part de son héritage. Il reste qu'il lui parle sans détour, n'hésite pas à lui faire part de ses soucis et, le cas échéant, à lui demander son aide. Certes ne lui dit-il pas vraiment tout, mais ce qu'il lui dit semble bien correspondre, pour l'essentiel, à la vérité. Il en va de même pour Rosalie, dont il est plus proche et qu'il se sent moins tenu de ménager. Les sentiments d'amitié qu'il a pour elle en font un précieux témoin de ses pensées et des raisons véritables de ses comportements.

Les échanges avec les avocats sont évidemment d'une nature toute particulière, mais c'est peut-être à travers leur correspondance qu'on saisit le mieux ce qu'a de déroutant le comportement de Juste, qui ne semble avoir pour lui, le plus souvent, ni le droit ni le bon sens.

Restent les amis, que Benjamin traite en fonction des qualités qu'il leur reconnaît: belle culture et solide intelligence chez Prosper de Barente, sur qui il a l'avantage de l'âge et de l'expérience, mais qu'il traite en égal; bonté et amitié vraie chez Hochet, dont l'occasionnelle naïveté et le dévouement permanent peuvent être utiles; connivence sur plus d'un plan avec Rousselin, à qui il est uni par attachement à la mémoire de Julie Talma et en qui il sait qu'il peut avoir entière confiance. Il y a plus de distance avec Fauriel, mais peut-être simplement parce que les contacts sont moins faciles, l'ami de Sophie de Condorcet ayant la plume plus paresseuse que le reste de l'entourage.

C'est donc à la lecture de ces lettres qu'on peut aujourd'hui se faire une idée un peu précise des préoccupations de Constant, et comprendre par quoi se trouvent remplacées, pour un temps, dans son esprit, les préoccupations intellectuelles qui le portent habituellement vers la politique et vers la réflexion sur les religions. Si le départ pour l'Allemagne, dans la première moitié de l'année 1811, prend, vu de l'extérieur, les allures d'une fuite par rapport à une femme dont il se sent pourchassé, par rapport à un pays où il n'a plus de place et par rapport à un père avec lequel la

rupture semble irrémédiable, on pourra l'interpréter assez rapidement, au contraire, avec la reprise du journal intime d'abord, avec la mort du père ensuite – laquelle est très durement ressentie pourtant – comme une sorte, non de délivrance, mais de retour à une vie intellectuelle plus conforme à ses aspirations profondes. La suite montrera pourtant, assez rapidement, qu'il s'agit de la fausse découverte d'une illusoire terre promise. Constant, reprenant son journal et retrouvant ses sujets de réflexion habituels, ne fera pas autre chose que renouer avec ses propres démons, ses doutes intimes et ses désirs inaccessibles.

PAUL DELBOUILLE